



*La Madonna del Parto, Piero della Francesca, Monterchi (Arezzo)*

## Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse 2014-2015 : Malaise dans la famille

Lecture : "Les complexes familiaux"  
(1938), de Jacques Lacan, in *Autres  
Écrits*.

### Éric Zuliani

Neuvième leçon, pages 79 à 84.

### Dés-occulter le principe féminin avec la psychanalyse

Nous touchons à la fin du parcours de ce texte de Lacan que nous avons mis cette année sous l'accent du « malaise dans la famille ». Il n'est pas indifférent de remarquer que ce texte sur la famille se termine sur la mise à jour d'une vérité qui était cachée jusque-là – Lacan parle « d'envers » –, comme recouverte. Pas un mot sur cet élément qui apparaît à la toute dernière page et qui tombe comme une sorte de diagnostic : il y a une « occultation du principe féminin sous l'idéal masculin » ; dans la névrose comme dans la civilisation. Cette occultation est la vérité d'une promotion de l'idéal masculin, j'y reviendrai.

### La fonction paternelle et ses incidences

Je suis reparti d'un propos du haut de la page 79 : « Tout le développement de cette étude est pour démontrer que le complexe d'Œdipe suppose une certaine typicité dans les relations psychologiques entre les parents, et nous avons spécialement insisté sur le double rôle que joue le père. » C'est là une manière pour Lacan de revenir sur la visée de son propos, pour souligner à nouveau que l'Œdipe freudien ne repose que sur une certaine typicité du couple – réduit au conjugué – relative à une époque – nous l'avons vu –, à une région du monde

– Vienne de la fin du XIX<sup>e</sup>, début XX<sup>e</sup>. Ainsi, l'Œdipe n'est pas universel. Ce qu'il faut aussi retenir de ce complexe, c'est l'équivoque de la fonction paternelle : elle est une autorité en même temps qu'elle est le lieu de la révélation sexuelle. Problème ! : elle est répression, et pourtant en même temps permet un accès à la réalité.

Aussi, de cette équivoque de la fonction paternelle, Lacan tire trois conséquences : d'abord, elle permet le progrès culturel ; elle donne ensuite une certaine teinte, un « tempérament » au surmoi (*Jouis !* est l'expression que Lacan, plus tard, fera dire au surmoi) ; enfin elle donne naissance à une « personnalité évolutive ». Cette dernière expression a retenu mon attention. Je pense, en effet, que l'on peut mettre en rapport d'un côté la création de la culture, qui est au fond la création de néo-réalités, et de l'autre cette notion de « personnalité évolutive ». Qu'est-ce que ce lien fait apparaître ? Que le sujet contemporain, du fait de l'équivoque de cette fonction paternelle, connaît des métamorphoses et crée de nouvelles réalités – c'est le mouvement même de la science. Il y a donc une incidence de cette fonction paternelle, équivoque du fait que sur un même bonhomme repose l'interdiction et la permission, et ses trois conséquences ont un impact sur l'homme dit moderne : ce dernier participe, en effet, au discours (culturel) de la science ; il a un rapport paradoxal aux jouissances ; sa personnalité n'est pas fixée par la transmission de la tradition. Il ne peut donc compter que sur ses propres appuis : (I(A) ou parfois *i(a)*). Lacan note d'ailleurs dans cette même page que le sujet construit sa personnalité non pas à partir du moi des parents, c'est-à-dire des déclarations de ceux-ci, qui forment toute éducation, mais à partir de leurs intentions, de leurs désirs. Et l'on voit que la personnalité ne se constitue pas à partir d'éléments de la tradition, que l'éducation peine à transmettre d'ailleurs, mais à partir d'éléments de désir.

À partir de là, Lacan va définir trois atypies.

### **Une existence toujours atypique**

*La première atypie* concerne le conflit fils-père. Ici, à partir de ce conflit, le surmoi se trouve comme déséquilibré, plus féroce. Il évoque alors les névroses d'autopunition.

*La seconde atypie* concerne ce qu'on pourrait appeler les maladies du désir, ses variations, sa disparition, avec un principe explicité par Lacan en haut de la page 81 : moins vous avez de désir, plus vous êtes serf des images. Il n'est plus question ici du surmoi mais de l'idéal du moi. Dans le cas d'une disparition du désir, l'Idéal du moi n'opère plus, le sujet se réfugie alors dans les images. Il me semble que ce champ est celui de ce que l'on appelle aujourd'hui « dépression ». Les psychanalystes, en apparence, en ont énoncé la cause : *incidence de la mère — plutôt de son désir*, rectifie Lacan, avant d'ajouter qu'on ne peut apprécier correctement cet effet du désir de la mère qu'en « fonction d'une anomalie corrélative chez le père ». Vous voyez que Lacan ne traite pas les éléments familiaux comme des unités autonomes, mais toujours pris dans un rapport ; c'est ici le couple qui compte, et le sujet dans son rapport à ce couple. Comme dans la première atypie où dominait la fonction du surmoi, et

où il avait cliniquement illustré les choses par l'autopunition, ici, il fait une clinique des maladies du désir où, soit il s'agit de se détacher de la mère – fugue, vagabondage, rupture – ; soit de rester aliéné à ces images : alors revient le terme de “stagnation” sous la plume de Lacan, les membres de la famille restent agglutinés, ou encore ce sont les suicides lents ou l'hypocondrie. Cette seconde atypie ressemble par certains points aux descriptions phénoménologiques que Lacan avait esquissées concernant les psychoses : stagnation, agglutinement des membres de la famille. Sommes-nous encore dans le registre de la névrose ? Et pourquoi ce terme d'atypie ?

*La troisième atypie*, dans les pages 82-83, concerne ce que Lacan appelle le rapport inversé entre personnalité imaginaire, disons le genre, et le sexe biologique. Il ne s'agit pas de l'homosexualité puisqu'il précise que cela peut aller jusqu'à « une patente homosexualité. » Il y a donc là toute une gamme de positions qui découle de cette inversion entre personnalité imaginaire et sexe biologique.

Mais servons-nous ici de ce que Lacan disait plus haut sur la personnalité évolutive : rien ne vient plus fixer ce rapport entre genre et sexe. Et si vous décidez de fixer le rapport normatif entre genre et sexe biologique, vous ne pouvez le faire que par un jugement d'ordre moral. Or, le psychanalyste est-il là pour juger ? Je pense que non. Il ne fait qu'accompagner, qu'accueillir les effets symptomatiques de ces évolutions de la personnalité, de ces avancées de la science, de ces néo-réalités.

Là aussi, dans cette troisième atypie, les psychanalystes « incriminent la mère ». Je me suis demandé si ce terme, “incriminer”, ne montrait pas un Lacan insatisfait des développements des psychanalystes de son époque sur cette question. Ils ratent en effet, là encore, le désir de la mère relatif au père.

J'ouvre ici une parenthèse : au détour de la page 83, on trouve une perle en rapport avec le prochain thème des Journées de l'ECF, comment fait-on couple (“Faire couple - Liaisons inconscientes”, tel est le titre de ces Journées) ? Dès 1938, Lacan est d'une précision conceptuelle incroyable. Il considère d'abord que le mariage est le lieu élu de la culture des névroses. Mais comment deux sujets font-ils couple ? C'est « un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre. » Je referme la parenthèse.

Lacan écarte cette incrimination de la mère, d'abord parce que, comme nous l'avons vu, il réfère les phénomènes névrotiques chez un sujet au couple : « les rapports que montrent les images parentales (...) mais surtout les formes les plus secrètes (...) » ; ensuite parce qu'il s'agit du désir, non des personnes : « Non le moi des parents mais leur désir (...) »

Il exporte ensuite cette question de l'inversion – qui n'est pas à confondre avec l'homosexualité –, sur un autre terrain : celui de la culture (haut de la page 84).

## Femme et civilisation

À ce moment de son propos, Lacan retient un syntagme : la *protestation virile*. C'est un terme qu'a pu utiliser Freud, mais sans le conserver. Il s'agit, chez un sujet, d'un mouvement qui consiste à vouloir s'égaliser à "être un homme". Adler en a fait une cause de la névrose, et a quitté Freud en emportant ce terme.

Voici comment Lacan en rend compte, en trois points :

Premièrement, on peut lire dans la protestation virile chez une femme la conséquence ultime du complexe d'Œdipe. Mais attention ! : n'oublions pas ce que Lacan dit de ce complexe : il est relatif à une époque, à une région du monde ; il est pathogène, à dépasser donc. Cette protestation virile doit être considérée comme une impasse logique, un point de butée dû à un complexe d'Œdipe qui semble convenir au sujet mâle, moins à une femme.

Deuxièmement, notre civilisation promeut un idéal : il existe, d'après celle-ci, une harmonie entre les sexes. Lacan considère que c'est un idéal, et non pas un fait avéré.

Troisièmement : quelles sont les origines de notre culture ? C'est ce que Lacan appelle alors "les aventures de la famille paternaliste". (Faisons ici référence au livre de Paul Veyne *Quand le monde est devenu chrétien*. On y voit le passage des divinités – mâles et femelles – à un seul Dieu... le Père.) Cette famille paternaliste donne une prévalence au principe mâle, donc à la virilité.

À partir de ces trois points on a donc : la protestation virile comme résultant du complexe d'Œdipe pour une femme ; une harmonie des sexes prônée par la civilisation ; une prévalence du principe mâle.

## Un principe sous un idéal

En fait, dit alors Lacan, ces faits ont un envers, et il va le mettre à jour. Cet idéal masculin opère une occultation du principe féminin, à l'exemple de l'image de la vierge Marie qui enfante – figure, donc, de la mère –, sans que le principe féminin – nouage entre amour, désir et jouissance – soit mis en fonction.

Cette occultation est pathogène : les femmes, contraintes par cette promotion de l'idéal masculin, sont poussées à la protestation virile. Deuxièmement, dans cet idéal, il y a des mères et des hommes, mais point de femme. Enfin, comme Lacan le note, il y a disparition de la virilité – Eh oui, pour qu'il y ait de la virilité, il faut qu'il y ait des femmes ! Du côté homme, l'occultation du féminin au profit de la vierge mère a un effet « enfant généralisé » : il n'est pas rare que des analysantes se plaignent de ces grands enfants que sont leurs maris.

Du coup, la toute fin du texte s'oriente ainsi : Lacan ne prône pas un mouvement pour l'égalité entre les hommes et les femmes, mais bien plutôt une dés-occultation du principe féminin – réinstaller l'élément féminin, lui donner toute sa dignité. Notons que le féminin est pour Lacan un principe, alors que l'élément masculin est un idéal. Ce n'est pas la même chose. Un principe

est ce à partir de quoi se développent les actions humaines et qui leur donne leur logique, alors qu'on tend vers un idéal sans jamais vraiment l'atteindre.

La protestation virile ne fait que masquer de manière fallacieuse l'expression du désir féminin. L'harmonie entre les sexes ne fait que masquer l'autre sexe. La prévalence du principe mâle ne fait que recouvrir le principe féminin.

Au terme de la lecture de ces dernières pages, deux choses me sont venues : d'abord concernant la disparition de la virilité. Eh bien en effet, à occulter le principe féminin, les hommes n'arrivent du coup plus à se situer comme homme : il y a un petit côté « hommes entre eux », ou hommes papas, d'où les discours autour des papas poules, etc. L'autre chose qui m'est venue est en rapport avec la voie que ne prend pas Lacan : l'égalité homme femme. *Quid*, alors, des théories du genre ou des mouvements féministes ? Prolongent-ils l'occultation du principe féminin ?